

SARRON/BORAN

Trois agents de VNF se sont déjà suicidés. Un quatrième a tenté de mettre fin à ses jours

Patrick, agent à l'écluse de Sarron, sauvé de justesse par son frère jumeau

L'écluse de Sarron, près de Pont-Sainte-Maxence a bien failli ajouter un quatrième nom à la liste des suicidés de Voies navigables de France. Après Francis Lecamp et Laurent Lebeuf, retrouvés pendus en 2008 à Boran, après Philippe Cayeux, agent de maintenance, qui s'est suicidé de la même façon le 7 janvier, son collègue Patrick a tenté de mettre fin à ses jours, le 10 juin.

«Quand je suis passé chez lui à Montataire, vers 16h30, raconte son frère Joël, j'ai trouvé la porte ouverte. J'ai trouvé ça bizarre. Je suis entré. Et je l'ai trouvé en train de finir de gouver ses cachets : Rohipnol et somnifères.»

Joël se précipite sur son frère, l'attrape, le fait vomir. «Les cachets commençaient à peine à se désagréger. Sa femme était sortie avec leur bébé. Elle ne devait revenir qu'à 18h30. Si j'étais arrivé une demi-heure plus tard, le résultat aurait été bien différent...»

Patrick, 48 ans, avait sans doute été marqué par la mort de son collègue Philippe Cayeux, avec lequel il avait travaillé toute la journée du 7 janvier, juste avant que cet homme de 50 ans ne se pendre dans le hangar au-dessus de l'écluse. «Ils se connaissaient depuis vingt ans, rappelle Joël, le frère jumeau de Patrick. Ce jour-là, ils avaient déjeuné ensemble et monsieur Cayeux, d'ordinaire plutôt tristoune, paraissait bien. Mieux que d'habitude. A la fin de son poste, il avait pris son portable et commencé à appeler les collègues sur les ouvrages qui fermaient plus tard. Il blaguait. Il rigolait. On n'aurait pas dit qu'il allait 's'accrocher' en pleine nuit...»

Avant ce vendredi 10 juin, Patrick non plus ne semblait

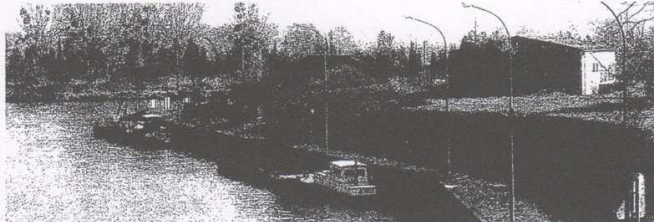
pas déprimé. Il devait partir en vacances le lendemain et ni ses collègues, ni sa femme, n'avaient remarqué de changement dans son attitude. «Et puis, il sortait de la médecine du travail, souligne Joël. Sachant ce qui se passe chez VNF, le docteur Régis ne l'aurait pas laissé partir s'il avait eu le moindre doute sur son état.»

Après un lavage d'estomac et une semaine en observation, Patrick le désespéré, a refait surface. Et il est bien en peine d'expliquer comment il en est arrivé là. Son geste reste une énigme pour son jumeau. «Je n'arrive pas à comprendre, soupire ce dernier, il n'avait pas de soucis personnels. Au contraire, depuis trois mois, il avait ce dont il avait toujours rêvé : un fils. Il disait toujours que des gens qui se suicident sont des gens qui tuent, qui n'ont pas la force d'affronter les difficultés.»

Joël a beau retourner le problème dans tous les sens, tout le ramène aux difficultés professionnelles de son frère.

Ouvrier des parcs, Patrick assurait à l'écluse de Sarron la maintenance des tondeuses et débroussaillieuses, un peu de chaudronnerie, d'hydraulique et il donnait parfois un coup de main sur les barages... «C'est comme ça qu'il avait été 'esquinaté' à l'épaule en tentant de dégrager un bois

flottant.» Souffrant de névralgies cervico-brachiales et ne pouvant plus porter de charges supérieures à 15 kilos, il était resté longtemps en arrêt maladie. «Quand il avait repris le travail, à VNF, ils ne savaient plus trop quoi faire de lui. Pendant son absence, son poste avait été supprimé. Alors il lui ont confié les tâches que son collègue Philippe Cayeux faisait avant : la navette en



L'écluse de Sarron où Patrick travaillait avec Philippe Cayeux, pendu en janvier.

voiture entre les ouvrages pour transporter le personnel, les papiers administratifs...»

Au cours de ces navettes, Patrick côtoie tous ses collègues de la circonscription et, peu à peu, se laisse submerger par le malaise ambiant de VNF.

A compter du mois d'avril, alors que le suicide de Philippe Cayeux est encore dans toutes les têtes, les réunions se multiplient pour évoquer la réorganisation du service. L'atmosphère devient irrespirable. «Les gens discutaient dans la voiture, confie Joël. Certains se faisaient vraiment du mouron pour ce qui allait leur arriver. Patrick a dû en entendre des vertes et des pas mûres...»

Tandis que Patrick est entre la vie et la mort, Joël fouille les tiroirs et tombe sur son agenda. «Depuis que mon frère avait repris le poste de monsieur Cayeux, il avait pris la manie de tout noter sur son carnet.» Observations, réflexions, états d'âme... A chaque sortie de réunion, les notes s'emballent : «Ça va mal finir, écrit Patrick. Ils sont en train de monter les agents les uns contre les autres.» Parlant d'une écluse : «Elle va finir par péter un câble.» Et aussi : «La hiérarchie magouille tout. Ils montent leurs plans pour placer leurs soldats aux ouvrages.»

«C'est bien du vocabulaire à mon frère, ça», souligne Joël. Dans les notes de Patrick, un contrôleur, dont le nom avait

déjà été évoqué après le suicide de Philippe Cayeux, revient de façon quasi obsessionnelle. «L. est bien parti pour que les gens se tapent dessus, écrit Patrick. Il dit blanc d'un côté, noir de l'autre et monte les gens les uns contre les autres.» «L. est perdu dans ses papiers. Il ne sait plus où il en est. Il m'a fait revenir à Venette pour rien.» «L. n'est pas là pendant quelques jours : ouf !»

Le mardi 19 avril, Patrick ramène à Boran son collègue Cerkiewicz que le médecin a jugé temporairement inapte, «limite dépressif», après une réunion houleuse avec l'assistante sociale, le chef de circonscription et le fameux contrôleur.

Arrivent les premières annonces autour de la bourse aux postes. La direction de VNF voudrait que tous les agents démissionnent pour être réembauchés sur de nouveaux postes... à de nouvelles conditions. «VNF a semé le trouble en annonçant qu'ils avaient trouvé dix volontaires, explique Joël. Les gars se sont tous mis à chercher ceux qui marchaient dans la combine.»

Le climat se dégrade un peu plus. Patrick est effaré. «Ils sont dingues ! note-t-il sur son car-

net. Les gars vont se battre pour un poste qu'ils ont déjà...»

Le 9 mai : «Réunion avec L. : il continue ses conneries.»

Le 27 mai, Patrick semble prendre conscience du danger qui le guette sur le plan psychologique : «Je ne les écoute plus. Je pense à moi», griffonne-t-il sur l'agenda.

Le 30, nouvel accrochage avec le contrôleur : «Je me suis pris des PV sur la route. J'en ai parlé à L. Il m'a dit : "Pourquoi tu crois que je n'y vais pas moi-même, aux ouvrages ?"»

Puis le 7 juin : «Plein le cul. Je pose une RTT.»

«On me retire le poste et mon contrôleur me souhaite bon congé !»

Patrick a posé une semaine de vacances à compter du 11 juin, quand, la veille, survient un événement décisif.

«Comme les manœuvres sur les ouvrages sont désormais automatisées et qu'il suffit d'appuyer sur des boutons, explique son frère, Patrick allait enfin pouvoir travailler sur les écluses comme il le souhaitait.»

A peine remis, Patrick a commencé à appeler ses collègues pour les rassurer. Avant de raccrocher, il ne manque jamais d'ajouter : «Donne bien le bonjour à mon contrôleur de ma part...»

Philippe BOUVIER

Il avait ce dont il avait toujours rêvé : un fils.

«J'ai retrouvé mes deux collègues pendus»

«Dans notre métier, on s'attend à repêcher des cadavres de noyés. Mais pas à retrouver ses collègues morts. En 2008, mes deux voisins se sont pendus, en l'espace de deux mois. Le premier, Francis Lecamp, c'est moi qui l'ai trouvé. Le deuxième, Laurent Lebeuf, c'est sa compagne qui est venue me chercher quand elle l'a découvert. Aujourd'hui, je suis en arrêt de travail.»

Thierry Cerkiewicz explique qu'il avait maintes fois alerté sa hiérarchie avant que son chef d'ouvrage n'attende à sa vie. «J'étais allé le voir quatre fois. Quatre fois j'avais prévenu : il n'est pas bien. Mais ils ne sont pas venus. Mieux que ça : ils ont attendu qu'ils reprennent le boulot pour lui coller un abandon de poste.»

- A la télé, poursuit l'éclusier,

on nous parle de cellule psychologique dès qu'il se passe quelque chose. Nous, la cellule, on l'attend toujours. Les deux suicides de Boran, à VNF, ils s'en foutent comme de l'an 40, vu que les deux gars se sont pendus chez eux. Ça les a drôlement embêtés que Philippe Cayeux se soit pendu sur son lieu de travail. Et comme par hasard il ont étouffé l'affaire.»

Jusqu'à ce qu'Oise Hebdo révèle le suicide (voir n°888).

Depuis ces jours funestes qui ont vu Lecamp et Lebeuf se balancer au bout d'une corde, Thierry Cerkiewicz est à 54 ans le plus ancien éclusier à l'écluse de Boran, avec 28 ans de maison. «Le plus ancien de mes collègues a deux ans et demi d'ancienneté, constate-t-il. Le plus jeune : six mois.



Thierry Cerkiewicz, le survivant de l'écluse de Boran-sur-Oise, est aujourd'hui en arrêt de travail.

Personne ne veut venir à Boran. Ça leur fait trop loin. Mais l'isolement, il est pas géographique : c'est la hiérarchie qui crée l'isolement.»

Il résume le climat déléteré qui a déjà conduit quatre de ses collègues - sur un effectif de dix-sept agents - à choisir le suicide. «Depuis 2001, on ne sait pas à quelle sauce on va être bouffés. Ils ont profité des suicides à Boran et des départs à Creil pour mettre en place leur système de roulement à quatre sur trois postes. Jamais aux mêmes horaires. Jamais aux mêmes postes. Avant, j'étais rythmé. Maintenant, je ne dors plus. Et puis, la nuit, il y a la gamberge...»

Comme la plupart de ses collègues, il dénonce les pressions sur les anciens. «Tiens,

un exemple : Je suis parti en congés. A mon retour, ils m'avaient mis en abandon de poste ! Après, ils disent que c'était une erreur. A se demander si c'est pas fait exprès. On aimait notre métier mais ils font tout pour nous forcer à partir.»

Thierry Cerkiewicz explose, lors d'un entretien le 19 avril, avec l'ingénieur, le contrôleur et l'assistante sociale : «J'en ai marre. D'abord mes deux collègues et maintenant monsieur Cayeux...» L'assistante sociale lui lâche alors cette phrase qui a du mal à passer : «Monsieur Cerkiewicz, il ne faut pas vivre avec le passé.»

Depuis, son collègue Patrick a bien failli faire lui aussi un sacré saut dans le passé.

Malgré plusieurs tentatives, il n'a pas été possible de joindre la direction de VNF. P. B.